

qu'il donne souvent à des vètilles. Esprit complexe où le paganisme s'enchevêtre avec le moyen-âge, le matérialisme avec le spiritualisme ; il coud ensemble une page de Rabelais à une théorie de Joseph de Maistre. Il m'a toujours produit l'effet d'un homme du XVI<sup>e</sup> siècle écrivant sur le XIX<sup>e</sup>. Pour en revenir à *Mercadet*, nous ne croyons pas trop nous avancer en affirmant que, depuis le *Mariage de Figaro*, aucune pièce aussi vivement écrite n'a été lancée sur la scène française, non que nous voulions comparer *Mercadet* au chef-d'œuvre de Beaumarchais ; mais c'est le même esprit et, à le considérer de près, la même portée révolutionnaire. M. Proudhon, l'anti-révolutionnaire, s'en ferait un argument. Certes, le tableau de mœurs tracé par M. de Balzac n'est pas flatteur ; mais à qui la faute ? j'imagine que si *Mercadet* eût été représenté au XVII<sup>e</sup> ou au XVIII<sup>e</sup> siècle, Louis XIV et plus tard Voltaire lui-même n'y auraient rien compris.

Chose à signaler ! de tous les types que nos auteurs contemporains ont mis en circulation, les seuls qui aient frappé l'imagination contemporaine, sont tous marqués de la même empreinte, et d'une empreinte peu honorable, il faut l'avouer. *Mercadet*, *Bilboquet*, *Robert-Macaire*, trois frères, trois figures semblables. La trilogie, comme on dit aujourd'hui, est complète. En ce siècle, qui est-ce qui n'est pas un peu Mercadet ? ces fortunes que nos pères gagnaient avec quarante ans de sueurs et de vertus, nous voulons les édifier en vingt-quatre heures. Nous avons fait descendre du ciel, ou monter de l'enfer une déesse qui siège à la Bourse et chargée de faire éclore, en une nuit, sous ses monstrueuses incubations, avec la protection du gouvernement, des œufs d'or gros comme deux ou trois fois le lingot de la loterie californienne. Sans doute, la pièce de Balzac manque de moralité, il eût été bon qu'on entendit dans le lointain, quand la toile tombe, un écho de police correctionnelle ou de cour d'assises. Mais, il faut avouer aussi que, telle quelle, la comédie frappe plus fort ; et, quoiqu'il en soit, dès à présent, *Mercadet* est un type qui ne s'effacera plus de la mémoire populaire.

Les acteurs ont fait de leur mieux : M. Vernier a récité son rôle avec intelligence, mais avec une telle rapidité, une telle volubilité qu'il lui a été impossible d'en faire ressortir toutes les nuances. Aussi n'est-il point entré, comme on dit au théâtre, dans la peau de son personnage. Point de relief, point de sangfroid. Mal grîmé, d'un physique un peu grêle pour le rôle, la figure trop pâle, il n'a pas réussi à nous donner une idée du vrai *Mercadet* qui doit être avant tout un homme attrayant, séduisant, d'allure méridionale et expansive ; sanguin même comme tous les aventuriers en politique et en affaires. M. Lureau a énergiquement accusé la figure du créancier mendiant, et M<sup>lle</sup> Corès, à force de vérité et de grâce, a su relever le rôle de M<sup>lle</sup> *Mercadet*. C'est une actrice qui possède l'art d'être simple et de dire juste.

J. TISSEUR.